

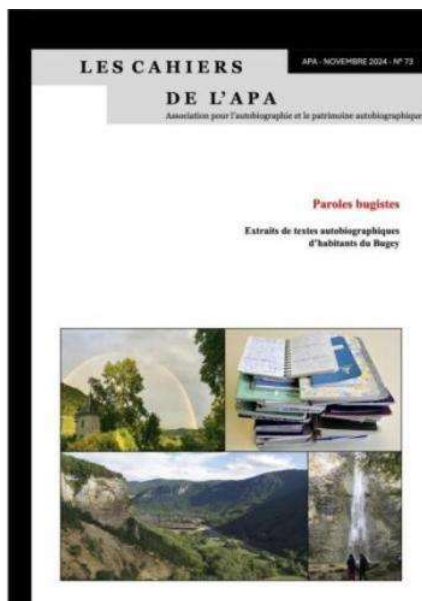
# Le lieu, un pan autobiographique

*Atelier d'écriture organisé par l'APA dans le cadre de la manifestation « Territoires autobiographiques 2024 », avec le soutien de la Communauté de Communes de la Plaine de l'Ain*



## Table des matières

<b>Contexte .....</b>	<b>3</b>
<b>Dans le Limousin .....</b>	<b>4</b>
Par Lucas Destrem, puis Sylvie.....	4
<b>Dans ma poche .....</b>	<b>5</b>
Par Patrick Girault, puis Lucas Destrem.....	5
<b>La mer .....</b>	<b>7</b>
Par Sylvie, puis Patrick Girault .....	7
<b>Lagnieu, et ailleurs .....</b>	<b>9</b>
Par Manou, puis Marie-Laure Dussert.....	9
<b>La Corrèze, et ailleurs.....</b>	<b>10</b>
Par Marie-Laure Dussert, puis Manou .....	10



Paru le 10 novembre 2024, le Cahier de l'APA n°73, dédié à la parole bugiste, propose des extraits de textes autobiographiques d'habitants et habitantes du Bugey. On y trouve notamment des souvenirs liés à l'enfance, au milieu ouvrier ou à celui des cheminots, à la seconde guerre mondiale, à la nature, etc.

Pour saluer sa parution, l'APA a organisé plusieurs événements en novembre 2024, avec le soutien de la Communauté de Communes de la Plaine de l'Ain (CCPA).

Dans ce cadre, une rencontre publique s'est notamment tenue le vendredi 22 novembre à la mairie de Lagnieu pour présenter le Cahier, et

l'exposition « Mémoires de bugistes » a également été présentée du 18 au 28 novembre à la bibliothèque de Lagnieu.

Par ailleurs, un atelier d'initiation à l'écriture autobiographique a eu lieu dans cette même bibliothèque le samedi 23 novembre.

Pour cette initiation, et pour faire le lien avec le thème général du cahier, cet atelier s'est concentré sur le lieu, sans forcément se restreindre au Bugey.

Ainsi, le dispositif d'écriture proposé permettait dans un premier temps de lister des lieux importants pour chaque personne, puis d'en choisir un en particulier. À partir de ce lieu, il était ensuite proposé d'en faire une anaphore, en s'inspirant du poème de René Char Qu'il vive, dont l'anaphore est « dans mon pays ».

Il s'agissait ensuite d'écriture un texte autour de ce lieu, en utilisant à plusieurs reprises – ou pas ! – l'anaphore établie.

Enfin, dans un dispositif d'échange entre pairs, chaque participant prenait connaissance individuellement du texte écrit par un autre, et rebondissait sur ce qu'il évoquait (ou pas) en lien avec sa propre histoire.

Cinq personnes ont participé à cet atelier, mélangeant les générations, et montrant que les récits autour du lieu pouvaient entrer en résonance avec chaque parcours de vie, et ainsi créer du lien entre les personnes.

La lecture à voix haute des textes écrits a été un moment de partage fort.

Nous vous invitons donc à lire ces textes dans les pages qui suivent.

Par Lucas Destrem, puis Sylvie

Dans le Limousin que je connais, les gens sont humbles, parfois secrets, souvent modestes. Ils vivent dans des maisons à leur image, de vieilles fermes isolées, loin du clinquant, ou dans d'étroits immeubles, plus hospitaliers que sophistiqués.

Dans le Limousin que je connais, on ne se marche pas sur les pieds, mais on se tient chaud. On se serre, on se réunit, en petits commerces alternatifs, en conférences instructives, en soirées où l'on tricote les pas de danse, les galettes de sarrasin, les potins bienveillants. La convivialité, lentement certes, mijote.

Dans le Limousin que je connais, il faut du temps pour tout. Se connaître puis s'aimer. Se déplacer d'un bourg à l'autre. Y entrer, et parfois, en sortir. Oser parler de son passé laborieux, de son attachement à la terre, de ses luttes, même victorieuses.

Le Limousin que je connais est un pays qui croit, qui espère, qui revendique même, mais qui le fait à bas bruit, sans déborder sur ses voisins, sans grandes marées, sans effusion, sans éruption.

Tiens, justement, la mer, la montagne, on les méconnaît dans ce Limousin que moi, je connais. Ou plutôt, on les réinvente. Les immensités sont celles du moutonnement du Plateau, avec un grand P. Les rivages, souvent inaccessibles, varient au gré des humeurs de mystérieux monstres de ciment construits il y a longtemps par les mains du cru, à la demande d'êtres d'ailleurs. Les horizons sont une chape de résine, ondoyante, qui se déchire parfois en dentelle, à la faveur d'une coupe, d'un souffle venu de l'océan lointain, ou d'un coucher de soleil sans brume.

Dans le Limousin que je connais, on sait s'émerveiller de peu, et le partager à qui veut.

-----

Les champs du Limousin ou la mer sont autant d'étendues pour jouer, pour sentir, pour se retrouver et partager.

Même si la vie sur la « Côte d'Azur » peut paraître futile, et artificielle, pour moi c'était la vraie vie et ce bord de mer, mon terrain de jeux. C'était chez moi. La ville de Nice était grande et cosmopolite, mais la plage ou mon quartier étaient à l'échelle humaine. Mes amies étaient là et l'on se retrouvait, oubliant au moins le temps de l'enfance qu'à côté vibrait une ville avec ses bruits, ses odeurs pas toujours agréables. En grandissant, on s'y trouvait bien, car finalement le lieu importait peu, le principal était de se retrouver et de partager, alors en grandissant, ce n'était plus les jeux qui nous réunissaient, mais un café et des discussions à n'en plus finir.

Mais toujours, la mer était là, pour jouer ou bien pour m'écouter quand j'avais du chagrin, des coups durs. Les amies étaient parties ailleurs, faisant leur vie, mais la mer restait notre lien, notre trait d'union. Nos joies, nos cris resteront sur cette plage de notre enfance qui était notre terrain de jeux comme peuvent l'être les champs.

Par Patrick Girault, puis Lucas Destrem

Dans ma poche, elles sont parfois là, parfois absentes. Elles, ce pourrait être aussi, ils.

Dans ma poche, ils ou elles passent, s'installent, se réchauffent, restent un court instant ou bien des années.

Dans ma poche, je découvre parfois les coins encombrés du reste d'un tissu perdu, je reconnais la douceur ou la rugosité de ce qui la compose, je calcule la grandeur du lieu.

Dans ma poche, je suis le plus souvent seul et quelquefois accompagné par d'autres objets ou par une main froide voulant se réchauffer.

Dans ma poche, je n'y vais pas souvent, mais j'aime y retourner après une longue absence, après l'avoir délaissée. Il y a comme des retrouvailles et le souvenir d'un temps lointain où j'y venais plus régulièrement.

Dans ma poche, j'aime y déposer ce que j'aime, ce dont je veux me souvenir, ce que je veux conserver, ce qui restera peut-être pour toujours.

Ma poche, c'est un peu chez moi, un peu moi.

Mais cette poche n'est pas toujours la même.

Elle varie.

Petite un jour, immense le lendemain.

Difficile d'accès ou bien ouverte à tous les vents.

Vide ou bien très encombrée.

Accueillante ou récalcitrante.

Mais, dans ma poche, quelle qu'elle soit, il y a toujours une possibilité de se réfugier, de se sentir protégé, rassuré, de rester longtemps, de passer furtivement.

Dans ma poche, il fait noir mais quand je l'ouvre, un rayon de lumière vient fendre l'obscurité. J'aime bien l'idée que ma main est alors source de cette lumière pour elle.

Dans ma poche, tout est personnel, rien n'est partagé, tout est histoire à raconter.

Dans ma poche, il peut y avoir tout ou rien, mais c'est toujours un univers.

-----

Mes poches à moi ne sont jamais vides. Si elles le sont, c'est par accident, par omission, et je n'en éprouve dès lors que frustration. Non, mes poches sont pleines d'invariants : des mouchoirs, d'octobre à avril, voire juin, si les platanes de l'avenue Félix Faure sont trop généreux. Des clés pour ouvrir, quatre, cinq havres différents. D'autres choses ; je les tais.

Dans mes poches, chauffe ce que j'y laisse. C'est intime, une poche. Je ne partage pas. J'y oublie, souvent. Quelques pièces, souvenir de monnaie rendue sur un marché dont j'ai oublié le lieu et le jour. Un papier qui se plie, se mite, s'efface, dont les mots au crayon se diluent dans la torpeur d'une cuisse. Je ne sais plus quoi y lire. Était-ce si secret ? Prescription !

Dans ma poche, on se perd. Et parfois, on s'exclame, surprise de faire se côtoyer un doigt avec un objet que l'on craignait égaré.

Je dis, ma poche, mais ce sont mes poches, toujours en fait. Je cultive plusieurs univers, un par poche. Ils se croisent parfois, se visitent. La poche arrière, la plus familière, est surprise d'accueillir l'exceptionnel, l'objet passager. La poche gauche, parfois récurée, vidangée, garde en mémoire, par sa béance, le souvenir de ce qu'on y a placé et que j'y replacerai, nécessairement, obligatoirement... et rapidement !

J'ai parfois l'impression de nourrir mes poches. J'y tiens. Mes poches sont un peu de moi, un monde en soi.

### Par Sylvie, puis Patrick Girault

Tous les matins d'été, il y avait la Mer. Nous descendions maman et moi vers la mer, la plage, notre plage.

À 9 heures le matin, la mer était souvent « d'huile », comme on disait ; c'est-à-dire lisse, calme, sans vagues, et d'un bleu irisé avec des bandes argentées. Il n'y avait pas grand monde et à cette heure-là peu de touristes, mais il y avait nous : nos mamans, et nous les trois amies inséparables. Nous nous retrouvions comme chez nous : cette plage était la nôtre, tout le monde nous connaissait, et nous étions les « petites ».

Nous n'avions qu'une idée : sauter dans notre maillot de bain pour mieux sauter dans l'eau. À Nice, les plages ne sont pas très accueillantes pour les étrangers, juste des galets brûlants sous les pieds, mais qu'importe, nous, nous les oublions et nous pouvions sauter et jouer sur ces gros galets sans sentir ni leur chaleur ni leur côté bancal.

La première arrivée appelait les autres, et nous plongeons dans cette mer pas si chaude le matin, mais sentir l'eau sur nous, le soleil sur nos têtes et le goût salé sur nos lèvres, était tout ce qui comptait. La mer faisait partie de nous et nous faisons partie d'elle. Nous pouvions y rester des heures sans nager vraiment, juste à sauter, à crier.

Nous n'avions pas l'autorisation de nous éloigner, nous étions assez obéissantes, mais peut-être la mer nous faisait un peu peur quand même ! Alors nous restions au bord et nous roulions allongées dans l'eau sur les galets au gré des vaguelettes.

Mais parfois, la mer n'était pas d'huile, elle était en colère avec des grosses vagues et un goût salé encore plus fort mêlé au vent. Mais qu'importe, ces matins-là, notre terrain de jeu était la plage et nous courions toute la matinée sous le soleil, ivres de cette liberté que ne nous donnaient pas les rues de Nice.

À midi, nous partions de cette plage et nous quittions la mer, certaines de la retrouver le lendemain matin. Nous étions pleines de soleil, de sel, et la mer restait collée à nous dans nos cheveux, sur notre peau.

L'après-midi, pendant la sieste obligatoire, j'étais encore avec Elle.

-----

Au cours de mes vacances d'enfant, elle n'a pas été souvent là. Parfois présente mais toujours lointaine. Pourtant, je me suis plongé dedans à quelques occasions, j'y ai joué ou bien je l'ai caressée de quelques pas timides.

Je la voyais surtout de loin. Immense, elle me donnait envie de la regarder, de tenter de trouver sa ligne de fin, cet endroit où elle venait rencontrer le ciel.

Au cours de mes vacances d'enfant, ce sont les dunes à proximité que j'ai davantage foulées. Elles étaient nos lieux de rires et de bousculades. Elles étaient nos préférées face à celle que l'on avait tendance à bouder. Elle, pourtant, il fallait la respecter bien davantage que les dunes. Elle était un peu comme une mère qui nous ramenait au sérieux de la vie.

Au cours de mes vacances d'enfant, c'est quand je n'étais pas avec ma mère que j'ai le plus profité d'elle.

Au cours de mes vacances d'enfant, je n'ai que très peu profité de la mer et aujourd'hui, je me dis que je l'ai peut-être manquée.



Dans ma rue de la paix à Lagnieu, un soir de printemps 1953.

J'ai 6 ans.

Le clocher vient de sonner l'Angelus du soir. Les martinets sillonnent le ciel orangé du couchant, emplissant de leurs stridulations la douceur de cette soirée du mois de mai. Ils regagnent leurs nids bâtis dans les pierres de l'église.

Des rires et des cris d'enfants qui jouent, des conversations animées en français avec les accents colorés et chantants de l'Italie et de l'Espagne. Mes parents sont assis avec nos voisins sur les marches du perron de l'édifice religieux. Les hommes échangent sur les travaux de jardinage, sur le dur labeur à l'usine Saint Gobain ou de celui des entreprises de maçonnerie de la région. Tout en surveillant du coin de l'œil leur progéniture remuante, les femmes échangent gaiement quelques recettes de cuisine et les petits potins du jour.

Une pause appréciée au bout d'une journée laborieuse pour cette petite communauté où se mêlent des familles d'émigrés italiens et espagnols et de pauvres foyers français avec de nombreuses bouches à nourrir dans le contexte économique si difficile des années cinquante.

Le soir tombe, envahissant d'ombre les ruelles mal éclairées de ce quartier pauvre aux maisons étroites, un peu délabrées et sans confort, accolées les unes aux autres du centre de Lagnieu. C'est aussi le décor de mon enfance où règnent une belle solidarité, de la chaleur humaine et la joie de vivre.

-----

Que ce soit dans une petite ville de l'Ain ou un village de campagne corrézienne, à une certaine époque, il y a beaucoup de similitudes.

C'était la vie avant la télévision.

La vie des hommes qui travaillaient dur aux champs comme à l'usine, pour gagner leur pain à la sueur de leurs fronts.

La vie proche de la nature, des saisons.

La vie des grands rassemblements : batteuse, cuisson du pain, moisson, vendanges.

Le dimanche, les cloches de l'église appelaient les fidèles, on mettait ses vêtements du dimanche et on mangeait un bon repas.

Les hommes roulaient leurs cigarettes.

Les femmes tricotaient ou brodaient en échangeant à voix basse leurs histoires secrètes, avec parfois de grands éclats de rire qui leur échappaient.

Que ce soit le patois ou l'italien, c'était leur langage propre.

Il y avait le temps du travail et du repos avec la sieste obligatoire.

Les enfants couraient librement sans que les parents s'inquiètent.

Je suis parfois un peu nostalgique de ce temps béni de mon enfance.

Par Marie-Laure Dussert, puis Manou

Dans ce petit village corrèzien : le Roc.

Les coqs chantent de bon matin.

Les gens parlent fort en patois.

La vie est rythmée par les travaux de la terre.

Les vaches sont attelées.

Les poules sont libres, elles courent et caquettent d'une ferme à l'autre et pondent parfois dans les haies.

L'été, à travers les volets, on voit danser la poussière.

On va tirer l'eau au puits en faisant attention de ne pas en perdre une goutte.

Le soir, on va garder les vaches au pré. Elles ont autour du cou une chaîne avec une barre de bois pour les freiner un peu dans leur élan d'aller courir dans les champs des voisins.

Les soirs d'été, de grandes discussions sur les escaliers ou devant les maisons à l'heure des chauves-souris qui nous frôlent la tête.

Dans ce village, il y a de l'entraide.

Tout le monde est bien occupé, mais on parle beaucoup.

Multitude d'odeurs : fruits, mûres, bouses, terre, herbe coupée, feu de bois...

-----

Souvenirs, images familières conservées au fond de nos mémoires qui réveillent en chacun de nous des vibrations, des émotions, des couleurs, des odeurs et des sons, nous permettant de retrouver les contours des chers visages de ceux qu'on a aimés.

Retournons boire à la source de nos enfances.